

Des rires pour amorcer de profondes réflexions



Simon (*Michel Lavoie*) préfère en rire. N'empêche que la menace gronde et que la fin approche. GUILLAUME PERRET

ANGIE DAFFLON

Le Joker, du Fribourgeois Julien Schmutz, questionne une réalité aussi menaçante qu'absurde. A Nuithonie, la pièce déploie un humour franc au service de l'étrangeté.

VILLARS-SUR-GLÂNE. Il est vaporeux, froid, un peu grinçant. Le rire du Joker (Vincent Rime) résonne dans la salle de Nuithonie. Il se fait inquiétant, rumeur dans cette nuit sans fin que proposent Le Magnifique théâtre et le metteur en scène Julien Schmutz. En montant *Le Joker* de Larry Tremblay – à voir jusqu'à dimanche – la compagnie fribourgeoise s'attaque

à une pièce qui requiert beaucoup d'inventivité. Et le pari est réussi.

A commencer par la mise en scène du personnage du Joker. Larry Tremblay l'a dit lui-même: il n'existe pas. Vincent Rime, tout de gris vêtu, se fait discret sur scène au point que le spectateur en vient à oublier sa présence. Jusqu'au moment où il interpelle un personnage.



Manipulateur, il entre dans le jeu de ce dernier, rit avec lui avant de l'interroger. «Pourquoi?»; «Qu'est-ce qui pendouille à ton ceinturon?» Les questions sont simples, mais révélatrices. Le Joker pousse chaque personnage à remettre en question ses convictions, motivant ses transformations.

Sur fond d'apocalypse

Face à lui, les autres comédiens se font eux aussi virtuoses. Alors que Jonas Marmy commence par jouer un piètre poète (Olivier) aux textes doux

CRITIQUE

et niais, l'on craint une interprétation presque boiteuse. Puis, c'est la transformation. Le poète devient sombre et réaliste. Et l'on prend conscience à quel point Jonas Marmy touchait juste dès le début.

Outre le texte, le travail du corps proposé par le comédien est remarquable. La noirceur et le mal-être du poète se réper-

cutent sur sa posture et sa gestuelle, soutenant les propos tenus par son personnage.

En termes d'expression corporelle, la performance de Cléa Eden, dans le rôle d'Alice, est également à relever. La danse, seul moyen d'expression d'Alice, reflète l'atmosphère étrange de la pièce. Les gestes se révèlent décalés, lourds par instants, désarticulés parfois, drôles souvent.

Idem des réflexions de Julianne. Amélie Chérubin Soulières offre un rire en résonance avec celui du Joker. A la fois inattendu et entraînant. Julianne crée un premier décalage avec les personnages d'Olivier et Alice. Là où les deux jeunes peinent à trouver les mots pour s'exprimer face au non-sens de l'apocalypse qu'ils vivent, Julianne est (littéralement) absorbée par cette absurdité. Elle ne s'en défait pas.

Simon (Michel Lavoie) la suit sur cette voie, confirme le conflit générationnel entre les

personnages. Simon est presque la caricature du policier de la vieille école qui banalise la violence. D'aucuns pourraient regretter cette exagération, mais elle peut aussi être perçue comme un élément renforçant l'étrangeté de la situation.

Etrangeté soulignée par la musique, cliquetante et parfois grinçante de François Gendre, et par les décors. Le côté comics de ces derniers, avec ces fenêtres biscornues, participe pleinement à l'atmosphère. Sans oublier le rythme effréné de la pièce et le final. Surprenant. Claquant.

Mais c'est surtout l'humour qui sert l'étrange. Totalement loufoque, il suscite un rire franc avant la réflexion. C'est que derrière l'absurdité de la situation, les quatre victimes du Joker doivent faire face à des vérités. A une réalité d'autant plus questionnante qu'elle est des plus actuelles. ■